Docteur Jacques LACAN

CONFERENCE

du

Mercredi 7 Avril 1965

Ce geste churchillien, fait pour montrer à ceux qui, depuis trois semaines, s'étant trouvé ici, soit à mon cours ouvert, soit à mon séminaire fermé, n'ont pu voir empaquetés

une sorte de poupée, comme on s'exprime ces doigts dont après tout, je me le suis fait peut-être prendre dans cette porte que j'essaie d'ouvrir pour vous.

J'ai eu la satisfaction de rendre tangible au séminaire fermé que quelque travail se fait et pas seulement peut se faire, à l'intérieur de ce que j'essaie de dessiner comme chemin à parcourir.

Ce chemin, cette année, nous le suivons autour de la fonction du signifiant et de ses effets, de ses effets par où il détermine le sujet singulièrement de le rejeter, de le rejeter à chaque instant des effets même du discours.

Comme j'ai appris que la remarque en fut faite dans un rapport l'année dernière, sur les leçons d'agrégation, c'est à savoir qu'il s'agissait d'un titre, si j'ai bien compris qui était celui de la parole vraie et de la parole mensongère, c'est à savoir que le sujet n'avait pas été

inventé par Lacan et par Claude Lévi-Strauss, que Platon déjà, Parménide qui sait, s'y étaient intéressés.

C'est une remarque, à la vérité, excellente. Ce qui me permettra de répondre à ceux qui m'ayant entendu au cours d'années anciennes, s'impatientaient

que ce discours, à leurs yeux, n'aboutisse point à des conclusions assez rapides.

Pourquoi s'exprimait-on ainsi et non sans pertinence ni sans humour. Puisqu'il nous parle tant de la vérité, ne dit-il pas le vrai sur le vrai ?

Certains de ces impatients ont changé de bord contents, après tout, de se rallier à ces formes d'enseignement où l'on est content de se tenir pour assuré de certains repères opaques qui peuvent donner le sentiment que là, on tient bien l'objet dernier. Est-il bien sûr qu'on ait raison de s'en contenter et que cette opacité même ne soit pas le signe que c'est là qu'est la vraie illusion, si je puis dire, à savoir qu'on se contente trop vite et que la vraie honnêteté est peut-être là où on laisse toujours l'ouverture du chemin la vérité inachevée.

C'est à la vérité ce que pour suivre l'indication de ce rapport je trouvai, je trouvai bien sûr, je ne le découvrai pas à cette occasion, mais où je vous renvoie, à savoir sur le même sujet qui est le nôtre cette année, ce livre

de Platon qui s'appelle le Cratyle et où vous verrez, poursuivi entre Hermogène, Cratyle et Socrate, un dialogue bien utile qui ne se termine pas par autre chose que la mise en valeur d'une impasse complète dans le débat et où Socrate, revoyant Cratyle, vers lequel, incontestablement le renvoie avec la formule : "Eh bien, mon camarade à une autre fois, tu m'instruiras à ton retour à savoir quand tu auras bien réfléchi à tout ce qui nous a fait le casse-tête d'aujourd'hui". A quoi l'autre répond : "C'est entendu. De ton côté, tâche d'y penser encore".

Un tel dialogue, celui-là entre autres, en tout cas, si ce n'est tous, est bien là pour nous faire saisir que les dialogues de Platon, loin de dire le vrai sur le vrai, sont expressément faits pour laisser en suspens donnant vraiment le sentiment qu'il en sait plus qu'il ne nous en livre, ceci d'une façon assurément, non équivoque. S'il en sait plus qu'il ne nous en livre et s'il ne le dit pas, il y a bien là quelque raison qu'à la vérité, même s'il nous le disait, on n'en serait pas encore plus avancés, mais que déjà, dans les traces qu'il nous donne, au-delà peut se lire, ce qui, après lui fait notre chemin, et très précisément la place est marquée de, par exemple, ce que l'expérience de l'inconscient peut conduire à vous dire.

Peut-être, pendant ces vacances, aurez-vous l'occasion d'ouvrir ce livre ? Je le souhaite dans la mesure où vous pourrez y trouver, nettement marqué ce qui a constitué le noyau de la tradition claire, parfaitement lisible du Lecton, considérant le statut du signifiant et vous y trouverez confirmé ce que, au départ, je vais essayer de résumer ainsi d'une façon qui n'a rien d'original, ce qui est inscrit au départ de cette tradition et qui repose sur l'opposition concernant la fonction du signifiant entre ces deux grandes fonctions qu'Aristote, admirablement, distingue, pose, affirme dans leur simplicité et d'où il convient de partir pour se repérer concernant tout ce qui s'est dit depuis et qui ne date pas, assurément ni de Saussure ni de Troubetskoï ni de Jakobson, cette théorie du signifiant que déjà les stoïciens et nommément par exemple un Crisippe, avaient poussé à un extrême point de perfection. Signans et signatum sont en circulation déjà depuis quelque deux mille ans.

L'opposition c'est celle d'un mot et de rhésus. La fonction de la nomination mérite d'être réservée comme originale, comme ayant un statut opposé à celle de l'énonciation ou de la phrase, quelle que qu'elle soit, propositionnelle, définitionnelle, relationnelle, prédicative, de la phrase en tant qu'elle nous introduit dans l'action

efficace du symptôme, elle aboutit à cette saisie dont le culmen est la formation du concept est quelque chose qui laisse, d'autre part, en suspens, la fonction de la nomination en tant qu'elle introduit dans le réel, ce quelque chose qui dénomme et dont il ne suffit pas de la résoudre autour d'une façon de faire coller à une chose qui serait déjà donnée, l'étiquette qui permet de la reconnaître.

Nous avons déjà suffisamment insisté sur le fait que cette étiquette n'est point d'être à considérer comme quelque chose qui serait le redoublement, la liste, la liste tenue, pure et simple, de quelque chose qui serait déjà emmagasiné, si l'on peut dire, bien rangé, comme un registre d'accessoires. La nomination, l'étiquette dont il s'agit part de la marque, part de la trace, part de quelque chose qui, entrant dans les choses et les modifiant est au départ de leur statut même de choses et c'est pour cela que cette fonction de la nomination comporte une problématiq problématique autour de laquelle tournent Hermogène, Cratyle et Socrate ; Hermogène prenant cette face de la vérité à énoncer sur la nomination qui est celle qui se développera dans la suite, dans l'insistance sur le conventionnalisme de la nomination, sur le caractère arbitraire de ce choix du phonème qui pris dans sa matérialité, a quelque chose d'indéterminé, de volant, pourquoi appeler ceci comme

cela plutôt qu'autrement, rien ne nous oblige à saisir ce qu'on pourrait appeler une ressemblance, une convenience du mot à la chose et pourtant, et pourtant, Socrate, Socrate le dialecticien, Socrate l'interrogateur, nous montre son penchant très net vers les énonciations de Cratyl qui, dans un autre radicalisme, insiste pour montrer qu'il ne saurait y avoir de fonction éfficace de la nomination si le nom, en lui-même, ne comporte pas cette parfaite convenience à la chose qu'il désigne.

C'est dans l'opération, souvent amusante, toujours paradoxale, et vraiment d'une désinvolture bien faite pour nous libérer de toutes sortes de préjugés concernant certaines habitudes traditionnelles concernant la genèse de la signification et nommément tout ce qui s'appelle étymologie, nous montre par cette aisance, ce sans-gêne, presque ce jeu avec lequel devant nous est mis en usage cette interrogation du signifiant phonématique, la façon dont les mots sont, dans le débat, découpés, sollicités, par la façon dont le jeu se mène, autour d'une prétendue expressivité du phonème, nous montre assurément autre chose que ce qu'on prend pour naïveté.

Car je crois que ce Platon, dans cet exercice nous démontre, dans cette façon de rechercher, comme s'il y croyait, les éléments primaires dans les mots, grâce à quoi

nous pourrions les interroger de la façon dont ils répondent à ce qu'ils sont amenés à désigner, dans la façon dont il joue avec le mot scleros, qui veut dire en grec, dur, et dont il nous fait remarquer que la labiale, et le re de rei, veut dire couler en grec, s'adapte bien peu à la dureté à exprimer par le mot sclerotes, que ce qu'il nous montre en vérité c'est quelque chose, à savoir cet exercice qui consiste à nous montrer, dans tout ce qui se rapporte à cette fonction de la nominatinn, ce qui est important, ce qu'il nous montre dans son jeu avec les mots, c'est la façon de les découper au ciseau.

C'est aussi que ce qui est essentiel dans la fonction et l'existence du nom, ce n'est pas la coupure, c'est, si l'on peut dire, le contraire, à savoir la suture.

Le nom propre sur lequel, départ de ce discours, j'ai dirigé votre attention en même temps que d'autre part, sur la fonction du nombre, le nom propre, pour un instant dirigé votre regard sur ce qu'il a d'essentiel, le nom propre déjà dans sa nomination, onoma idiom comporte cette ambiguité qui a permis toutes les erreurs, de vouloir dire d'un côté le nom qui est propre à quelqu'un ou à quelque chose à tel ou tel objet, qui est le nom spécifié dans la pure fonction de la dénotation, pour désigner, mais propre veut dire aussi nom à proprement parler.

Et n'est-ce pas là qu'est à voir l'essentiel de cette fonction du nom propre à savoir que, parmi tous les noms, il est celui qui nous montre, de la façon la plus propre, la plus propre à la fonction du nom, ce qu'est le nom.

Or si avec cette formule vide, vous vous mettez à regarder, -je vous en charge- -le temps outre l'incident technique qui m'a retardé dans le départ de mon discours aujourd'hui, le temps me manquant pour vous en illustrer d'un grand nombre d'exemples- vous verrez que, de tous les noms, quels qu'ils soient et quelle qu'extension que nous puissions donner à la fonction du mot nom, que de tous les noms que nous avons à interroger sous cet aspect de la nomination, le nom propre est celui qui présente, de la façon la plus manifeste, ce trait qui fait de toute institution phonématique, du nom, de l'acte fondateur, du nom dans sa fonction désignatoire, ce quelque chose qui a toujours en soi, cette dimension, cette propriété d'être un collage.

Dans la structure même du nom propre, s'est laissé filer quelque chose d'essentiel que ce prétendu nom particulier qui devrait donner à l'individu ce quelque chose à quoi l'énoncé de Claude Levi-Strauss dans <u>La pensée sauvage</u>, quand il ferait du nom propre ce qui pousse jusqu'à son dernier terme, jusqu'au terme de la désignation de l'individu, la pointe et en quelque sorte l'achèvement de la fonction

classificatoire, et trop partial, et trop partielle

ce que j'ai déjà avancé, ici que le nom propre va toujours se colloquer au point où justement, la fonction classificatoire dans l'ordre de la rhesis, achoppe, non pas devant une trop grande particularité, mais au contraire devant une déchirure, le manque, proprement ce trou du sujet et justement pour le suturer, pour le masquer, pour le colle Ici certaines des choses qui ont été dites au séminaire fermé, prennent toute leur valeur, et nommément quand quelqu'un est venu ici nous apporter son expérience d'auteur, littéraire, et nous a parlé de ses difficultés avec un nom propre donné à un vain personnage pourtant inventé. Le nom propre ne lui est pas apparu quelque chose ni de si arbitraire qu'il pouvait être donné n'importe lequel.

La façon dont le collage, dont la suture destinés à masquer ce trou d'autant plus évident qu'il s'agissait là du trou représenté par un personnage inventé, est là le témoignage de cette expérience qui est aussi bien marquée dans celle de tout ceux, romanciers, dramaturges ou ayant cette fonction de faire surgir des personnages plus vrais que les personnages vivants les désigner d'une façon qui nous les rendent sensibles.

Aurais-je là-dessus, faisant écho à des périodes anciennes de mon enseignement, à vous rappeler combien ceci prend de

relief dans certaines oeuvres et nommément dans celles de Claudel : Cygne de Coûfontaine, étrange et résonnante désignation pour ce personnage qui nous montre, dans l'oeuvre de Claudel, quelque chose de bien singulier.

Est-ce à l'endroit ou à l'envers de la révélation chrétienne que nous sommes quand Claudel forge pour nous sous ce personnage de femme, cette sorte de christ singulier, accumulant sur elle toutes les humiliations du monde, qui meurt en disant "non."

Cygne de Coûfontaine, qui porte masqué dans son nom, ce signifiant singulier, le premier d'ailleurs ambigu, entre le nom de l'oiseau au col courbe et la désignation propre aussi de ce cygne qui est donné au monde de quelque chose d'une très singulière actualité au moment où surgit cette trilogie de Claudel et cet étrange Coûfontaine où nous retrouvons l'écho de cette forme du cygne où nous est désigné que vient vers nous la source nouverte quoiqu'inversée, d'un antique message. Ce mot qui porte en lui, encore, ce souci, cette trace du signifiant élémentaire dans cet u (avec un accent circonflexe) auquel il tenait tellement que, -je l'ai dit autrefois, je l'ai rappelé à mon séminaire- il a fallu faire forger un signe typographique qui n'existe pas dans la langue française pour les majuscules, pour que le circonflexe dont est couronné l'u de Coûfontaine pût être

porté à l'impression.

Sir Thomas Bollock quelle invention ! puisque déjà, avec cette extraordinaire désignation, nous n'en savons pas autant sur le personnage de l'échange que tout ce qui va se dérouler dans le drame. Cette vie singulière du nom propre, vous le retrouverez si vous savez être à l'écoute, si vous savez l'entendre, dans tous les noms propres, qu'ils soient anciens, reçus, classés ou que ce soit ceux qui, par le poète, peuvent être forgés.

A la vérité, je crois que s'il fallait ajouter quelque chose à cette sorte de résidu, de scorie autour de laquelle l'attention des personnes du séminaire formé a été appelé récemment à opiner à savoir ce peer d'je li dont l'analyse de Leclaire, pour ce qui fût sa part, dans ce rapport inaugural sur l'inconscient où quelque chose, par lui et par son co-auteur avait été promu à l'attention d'un auditoire psychanalytique plus vaste concernant l'originalité de ce que j'avais pu accentuer dans l'enseignement de Freud sur l'inconscient, ce quelque chose dont j'ai pu dire, non sans satisfaction, sous une plume certes non amicale, que chacun depuis Freud savait que le fait de l'énonciation de ceci que l'inconscient est structuré comme un langage, depuis Freud c'était une Lapalissade.

Assurément, c'est bien, quant à moi ce que je pense.

même pour celui qui ne prétend le dire que pour le contredire, eh bien, mon dieu pour quelque chose, d'autant plus que le personnage dont il s'agit et qui en fait une objection à ce que j'énonce, éprouve le besoin de le connoter, de le commenter, par une série de mises au point comme par hasard, être très exactement ce que j'enseigne sur le sens de la formule.

Il y aurait beaucoup à dire à partir de cette notion, de cet énoncé que toute nomination dans son usage, doit être toujours, par nous, mentalement référé à ceci qu'il est mémorial de l'acte de la nomination. Or cet acte ne se fait point au hasard. Accentuer le conventionnalisme en tant qu'il essaie de donner son statut au signifiant n'est qu'une face du problème. Conventionnel est le nom pour qui reçoit la langue dans sa facticité actuelle, dans son résultat, mais au moment où le nom est donné, c'est là précisément qu'est le rôle et la fonction de choix de celui que, très génialement et d'une façon qui n'a en fin de compte jamais été reprise, que le Cratyle désigne comme un acteur nécessaire en cette histoire, à savoir ce qu'il appelle le <u>démiurges onomaton</u>, 'l'ouvrier en nom. Il ne fait pas n'importe quoi, ni ce qu'il veut, pour que la dénomination soit reçue, quelque chose dont il ne suffit pas même de dire, que ce soit le consentement universel.

car ce consentement universel, dans le champ d'un langage, qui le représentera, cette dénomination, elle s'opère quelque part. Qu'est-ce qui fait qu'elle se propage ? Je vous parlai l'autre jur de l'exploit collectif que représente l'apparition dans l'espace de cet extraordinaire nageur dont un instant je vous ai montré ce que, pour nous, il pouvait faire, voltiger dans l'imagination toutes sortes de singulières façons d'imager, vous ai-je dit la fonction de l'objet (a).

Je n'ai pas insisté. Qu'importe ! J'y reviendrai. Mais quelle chose étrange, après tout, que personne jusqu'ici n'ait songé à l'appeler du nom qui lui semble, assurément, le plus préparé et propice. Comment se fait-il que n'ait pas répondu à l'appel, alors qu'on est si hardi, si tranquille à qualifier de cosmonaute des gens qui se propulsent dans un cahmp qu'assurément aucun cosmos, au tant où il y avait une cosmologie, dont personne n'avait jamais prévu la trajectoire. Pourquoi est-ce que ce Leonov nous ne l'appellerions pas de la place qu'il occupe, si je puis dire, depuis très longtemps, depuis le temps qu'il y a des gens qui nous peignent les messagers qui surgissent quelque part, dans l'espace, pourvus de cette plumaille ridicule qui rend leur image, vraiment dans tous les tableaux à proprement parler, intolérable. Pourquoi est-ce qu'on ne l'appelle pas un ange ?

Eh bien, voilà. Vous vous marrez. Ben c'est pour ça qu'on ne l'appellera pas un ange. On ne l'appellera pas un ange parce que, quoi qu'il en soit, chacun, vous tenez à votre bon ange. Vous y croyez, jusqu'à un certain point, moi aussi. Moi j'y crois parce qu'ils sont inéliminables des écritures. Ce que j'ai fait remarquer un jour au Père Teilhard de Chardin qui a failli en pleurer. C'est aussi là la différence entre mon enseignement et ce qu'on appelle le progressisme. Je trouve que la faiblesse est du côté du progressisme.

Cette petite épreuve a tout de même un côté décisif. Car vous voyez bien qu'on ne peut pas appeler une nouveauté n'importe comment même quand elle paraît justement remplir d'un vin nouveau la vieille outre. L'outre-ange est toujours là.

Cette expérience, concernant la nomination, vous le voyez, nous déboucherait tout droit aussi vers la fonction des langues mortes. Une langue morte, ce n'est pas du tout une langue dont on puisse rien faire comme l'expérience le prouve. Le latin, au moment où c'était une langue morte a servi très efficacement de langue de communication. C'est même pour ça que nous avons pu avoir, pendant toute cette période de l'année scholastique d'extraordinairement bons logiciens, la reuse ça fonctionne et admirablement et d'autant mieux

peut-être, justement qu'elle reste maîtresse du terrain, la reois, ça fonctionne admirablement dans une langue morte.

Mais la nomination, pas. J'ai eu des échos humoristiques Mon impotence momentanée m'ayant empêché de feuilleter autant de pages que j'en ai l'habitude ces derniers temps, je regrette de ne pas pouvoir vous sortir des actes du Concile du Vatican, la façon dont on y exprimait la désignation de l'autobus par exemple, du bar, qui paraît-il y fonctionnait dans un coin, ça la foutait plutôt mal.

Comment faire de nouvelles nominations dans une langue morte ? J'entends de nouvelles nominations qui s'inscrivent dans la langue. Par contre, tout le De Vulgari eloquentia auquel j'ai fait allusion dans mes leçons de départ cette année, je veux dire cet ouvrage de Dante, purement admirable dans lequel est défendue la fonction proprement littéraire, la lingua grammatica qu'il entendait faire son toscan élu entre trois autres, lisez-le, c'est moins facile à se procurer que le Cratyle, lisez-le et vous verrez vers quoi se penche Dante, vers une réalité dont seul peut parler un poète qui est à proprement parler celui de cette adéquation qu'il n'est donnée qu'à un poète de sentir de la forme phonématique qu'a pris un mot et de cet échange entre le signifiant et le signifié qui est toute l'histoire de l'esprit humain.

Comment un signifiant, insensiblement, passe dans un de ces côtés du signifié qui n'était point encore apparu, comment le signifiant lui-même se change profondément de l'évolution desésignifications. C'est là quelque chose encore sur quoi je ne puis faire que passer ~~ici~~ où, tout au moins je vous indique une référence.

Ce que le latin causa a pris de poids à partir du jour où Cicéron traduit avec causa la aitia grecque, c'est là le point tournant qui fait qu'à la fin, cette cause qui est encore la cause juridique d'abord la causa latine en est venue à la fin pour désigner la res, la chose, alors que la res la chose est devenue pour nous le mot rien.

Cette histoire du langage est quelque chose qui pour n'être pas à proprement parler le champ dans quoi a à opérer à poursuivre sa pratique, le psychanalyste, lui montre à tout instant les voies et les modèles où il doit saisir sa réalité.

Et dans l'exposé qu'a donné Leclaire du peer d'je li à propos duquel exemple paradyme, on s'est interrogé, de quel bord est-il préconscient-, inconscient, est-ce un fantasme ? Je crois que l'image de départ à laquelle il convient de nous fixer pour comprendre ce dont il s'agit c'est que ce dont il est le plus près et là nous retrouvons l'expérience analytique qui, des analystes n'a pas touché du doigt la

fonction pour chacun de ses analysés de quelque nom propre, le sien ou celui de son conjoint, de sa conjointe, de ses parents, voire du personnage de son délire, joue le nom propre en tant qu'il peut se fragmenter, se décomposer, se retrouver infiltré dans le nom propre de quelque autre, le poor d'je li de Laclaire, est avant tout quelque chose qui fonctionne comme un nom propre.

Et si j'ai à désigner le point de la bouteille de Klein où ce poor d'je li a à s'inscrire, c'est si je puis dire, sur le bord, l'orifice de reversion par où à prendre quelque côté qu'il s'agisse de cette double entrée de la bouteille de Klein, c'est toujours à l'envers de l'une que correspond l'endroit de l'autre et inversement, et si vous voulez une image qui vous satisfasse mieux encore, l'action du poor d'je li ou quoi que ce soit qui, dans l'histoire d'un de nos patients fut y correspondre, eh bien c'est la fonction propre que par rapport à un patron au sens que ce mot a pour la couturière, le patron qui représente le fragment de tissu qui servira à décomposer tel pointillé du vêtement ou telle manche des petites lettres destinées à montrer avec quoi doit être cousu...

C'est à partir de là que peut se saisir, se comprendre cette fonction de suture factice qui devrait nous permettre, avec suffisamment d'attention, avec une méthode qui est

justement celle que nous essayons ici de créer, de vous suggérer tout au moins, nous permettrait de saisir de différencier même, dans cette image, une sorte de support primitif à propos de quoi pourrait se distinguer la façon dont se font les sutures chez tel ou tel, je veux dire par là que ça ne se fait pas au même point ni avec le même but chez le névrosé, le psychotique, ni chez le pervers, la façon dont se font les sutures dans l'histoire subjective, est proprement dans l'image, le paradigme de Leclaire car il est quelque chose qui en fait le prix, et qui n'est pas seulement de pure et simple curiosité phonologique, c'est que cette suture est étroitement associée à la prise de ce que Leclair désigne comme la différence exquise, différence sensorielle et c'est là qu'est spécifié le trait obsessionnel ; c'est là cet élément neuf qui peut être ajouté à ce qu'on appelle, à proprement parler, la clinique en tant que la psychanalyse a quelque chose à adjoindre à ce mot ancien de clinique.

Dans cette suture même est pris ce point exquis du sensible, ce côté cicatriciel, je dirai presque cloïde, pour aller jusqu'à la métaphore, ce point élu qui désigne, chez l'obsessionnel quelque chose qui reste pris dans la suture qui est à proprement parler à débrider.

Voilà ce qui nous permet de situer le point original de ce qui peut servir d'autre part de démonstration quant

à la fonction du signifiant mais qui aussi nous désigne la fonction particulière et qui l'occupe dans l'exemple ainsi isolé.

Assurément, tout ceci demande que nous nous donnions un peu de peine pour faire circuler ces notions qui, en effet, ne sont point nouvelles, qui sont déjà repérables dans Freud et qu'il serait facile, je n'ai pas besoin je pense à tout ceux qui l'ont un peu lu de désigner en quel point nous entrouvons les homologues, depuis l'aber, l'abweh l'amen, qui est samen dans l'Homme aux rats et bien d'autres mais aussi bien, si c'est là que nous devons repérer quelque chose dont nous essayons de retrouver le secret et le maniement, ce n'est pas bien sûr, en nous en détournant, en nous en tenant à ce qui nous est donné mais en essayant de poursuivre selon la formule de Freud, la construction, à propos du sujet et que nous pouvons en tirer le parti convenable.

Cet écart, cet écart que laisse dans le nom cette suture qu'il représente, si vous savez en cherche l'instance, vous le retrouverez dans tous, Oedipus, je le prends parce qu'après tout, je suis sollicité par le fait que c'est bien le premier qui peut nous venir à l'esprit, Oedipus, pied enflé, est-ce que ça va de soi ? Qu'est-ce qu'il y a dans le trou entre l'enflure et le pied ? Justement, le pied percé ; et le pied percé, il n'est pas dit. Il est

le pied enflé, avec son énigme qui reste ouverte dans le milieu et peut-être plus en rapport avec toute l'histoire oedipienne qui apparaît d'abord.

Et puisque quelqu'un s'est amusé à présentifier mon nom dans ce débat, pourquoi ne pas nous amuser un peu puisque Jacques d'un côté, c'est Israël dont a parlé un de nos témoins, au séminaire fermé. ça veut dire Lacen en hébreu, c'est-à-dire le nom qui conserve les trois consonnantiques qui s'écrivent à peu près comme ça,

eh bien, ça veut dire : et pourtant !

Ce tissu, cette surface, qui est celle où j'essaie de vous dessiner la topologie du signifiant, si je lui donne, cette année, la forme, de, dans l'histoire de lapensée mathématique donc logique, cette forme,
ce n'est pas par hasard si elle est venue si tard, si Platon ne l'avait pas, et pourtant si simple, cette bande de Moebius qui, redoublée donne la bouteille de Klein.

Quelle est l'énigme qui gît là ? qu'est-ce que je veux dire ? Est-ce que je crois qu'elle existe ? Il est clair qu'elle évoque des analogies et dans le champ, à proprement parler biologique. La dernière fois, pour ceux qui étaient au séminaire fermé, j'ai indiqué, je le répète ici, parce que le mot d'ordre peut à nouveau en être donné à mon public complet, j'ai parlé de la naissance de la clinique de

Michel Foucault. J'ai dit que c'était un ouvrage à lire par sa très grande originalité et pour la méthode dont il s'inspire. L'accent qu'il met quant au virage de l'instance anatomique dans la pensée nosologique, il est très frappant, très saisissant de voir que, dans cette incidence, j'entends de l'anatomo-pathologie, le changement de regard, le changement de focalisation qui fait passer de la considération de l'organe à celle du tissu, c'est-à-dire de surfaces prises comme telles, avec le modèle pris essentiellement dans ce qui distingue l'épiderme du derme, les feuillets de ceux du péritoine, dans le total changement de signification que prend le terme de sympathie à partir du moment où c'est en suivant ces feuillets, ces clivages, rendus sensibles depuis par toute l'évolution de l'embryologie, bref que c'est depuis le traité des membranes de Bichat que l'anatomie change de sens et change en même temps le sens de tout ce qu'on peut penser de la maladie.

La façon dont ces feuillets, nommément dans le champ embryologique, s'enveloppent, se nouent, se contournent, en viennent à ce point de striction comme de fermeture à sac, de clôture d'une bourse pour s'isoler dans leur forme adulte, est quelque chose qui mériterait d'être repéré, presque à titre d'un exercice, en quelque sorte, esthétique,

mais qui aurait auprès du biologiste cet effet de suggestio dont au reste, je ne doute pas, que très vif car la chose dé arrive, toujours et pointe dans un certain ordre, de réfléxi que c'est dans une structure originale de torsion de l'esp comparable à sa façon à cette courbure, que le physicien sai à un certain niveau du phénomène, dans une autre forme de torsion, d'involution, comme déjà les mots semblent tout pré parés pour les accueillir que résiderait l'originalité de la fonction vivante du corps comme tel.

Ce n'est vraiment là que suggestion au passage, mai pour au point où je vous quitte avant les vacances, scander ce quelque chose par quoi je voudrais illustrer d'une façon plus vivante ce que contiennent des formules comme celles sur lesquelles je suis plusieurs fois revenu et que je tiens pour essentielles, vous disant d'abord que c'est le chaînon clé pour éviter de glisser dans quelques une de ce erreurs de droite ou de gauche trop rapide ou trop

vous illustrer cette formule que le signifiant, à la distinction du signe, c'est quelque chose qui représente un sujet, pour un autre signifiant. Peut-être y a-t-il eu là, encore des choses devant quoi, faute d'être habitué à la formule dont vous vous arrêtez et de tirer les conséquences, je ne m'en suis pas tenu là puisque l'année dernière, vous donnant la formule peut-être nouvelle aux yeux de certains,

de l'aliénation, il rperésente, ai-je dit, un sujet pour un autre signifiant, mais pour autant que si le signifiant détermine le sujet, le déterminant, il le barre et cette barre veut dire à la fois vacillation et division du sujet.

Assurément, il y a là quelque chose qui, dans son paradoxe, et je vous affirme pourtant que je n'essaie pas de le rendre plus lourd, que le paradoxe n'avait pas là le moyen pour moi de capturer l'attention, que le paradoxe me force la main, si je puis dire, à moi-même, qu'il est pourtant essentiel à bien accentuer.

Je ne dis pas que le signifiant ne peut point être matériellement semblable au signe, signe, représentant de quelque chose pour quelqu'un. La théorie du signe est prégnante, s'impose, tellement à l'attention de ce moment que nous vivons de la science, que j'ai pu entendre un physicien avec qui j'ai de longues discussions un physicien dire qu'en fin de compte, l'assise, l'assiette de toute la théorie physique en tant qu'elle exige le maintient d'un principe de conservation, dit conservation énergétique, ne trouvera donc cette assiette, cette certitude dernière que quand nous serons arrivés à formaliser de toute la découverte physique moderne, en terme d'échange de signes. Le prodigieux succès de la conception cybernétique qui va maintenant à cette chose étrange qui est qualifiée d'information, mise au regis

de l'information toute espèce de transmission à distance pour peu qu'à quelque instant, elle se présente comme cumulative. Je vais peut-être là un peu vite. Que ceux qui savent estiment à leur façon et à leur gré de ce dont je dis, de ce que je dis, la pertinence.

En biologie, on ira à parler d'information, par exemple, pour définir ce qui émane de tel système glandulaire dans la mesure où cela va retentir plus loin en quelque lieu de l'organisme.

Est-ce à dire qu'il faille entendre qu'il y ait là ces deux pôles en les appelant émetteur et récepteur quoi qu'on fasse, on subjective, ce qui est à proprement parler ridicule.

Pourquoi, après tout, dans cette vue, ne pas considérer comme information les rayons solaires en tant que s'accumulant quelque part dans la chlorophylle ou tout simplement en réchauffant le bourgeon de la plante il détermine et se cumule dans des effets d'éclosion, d'épanouissement de la plante vivante.

La naïveté avec laquelle il semble qu'on adopte, dans cette formalisation de ce thème l'information, la fonction de l'émetteur et du récepteur sans qu'on s'aperçoive à quel point, là, on piétine dans les plate-bandes du vieux sujet de la connaissance, à savoir qu'en fin de compte,

à prendre cette voie où chaque pînt du monde serait estimé de la façon dont il connaît plus ou moins tous les autres points, a quelque chose de singulier, de paradoxal où se manifeste, de la façon la plus sensible, une perte et dont le modèle, manifestement ne peut être donné que ceci que nous sommes habitués maintenant à avoir le maniement d'objets que nous pouvons éloigner presuq'indéfiniment de nous qui sont des machines et par rapport auxquelles dans la mesure où nous les faisons, justement, ces machines, être des sujets que nous les pensons comme machines qui pensent, qu'effectivement, ils reçoivent de nous des informations grâce à quoi "elles se dirigent".

Il y a là une sorte d'évolution, voire de glissement de la pensée auquel, après tout, je ne vois aucun obstacle, dans un certain domaine, à condition de le définir, ça peut rendre, et rendre des services extrêmement appréciables, l'équivalence information-mé semble avoir quelque fécondité en physique, est-ce là ce dont nous pouvons nous contenter concernant le statut du sujet par rapport au signe le signe, il peut vous paraître, en quelque façon tenable, si nous l'étendons, précisément de cette façon, que nous continuons à dire qu'il fonctionne toujours pour quelqu'un.

Le renversement de cette position, à savoir que dans les signes (?) il y en a qui sont des signifiants, en tant qu'ils représentent le sujet pour un autre signifiant, vous voyez,

dans quelle mesure, après tout, il répond à cette pente, à cette suite de la pensée, mais nous permet, ce sujet, d'en faire autre chose, autre chose de déterminable, de localisable et dont le métabolisme peut être saisissable avec ses conséquences. Et pourquoi ?

J'ai forgé pour vous un exemple ou plutôt je l'ai pris, n'importe lequel, je l'ai pris dans l'article d'un linguiste qui, littéralement, quoique l'avançant pour définir ce que c'est que le signe linguistique, y échoue, je dois dire, radicalement.

Et je reprends le même exemple pour essayer, pour vous, d'en faire quelque chose : une jeune fille et son amant. Ils conviennent, pour se retrouver, de ce signe quand le rideau -je modifie un petit peu l'exemple- quand le rideau sera tiré à la fenêtre, ceci voudra dire "je suis seule". Autant de pots de fleurs, autant d'heures ; ainsi désigné, cinq pots de fleurs, je serai seule à cinq heures.

Est-ce que, en fonction de ceci que c'est en paroles dans un langage, que cette convention a été fondée, est-ce que, pour autant qu'il y a nomination, acte fondateur qui fait de ce rideau quelque chose d'autre que ce qu'il est, mais comment est-ce que, nous pouvons identifier ceci purement et simplement à un signe, à une combinatoire de signes puisqu'il y en a deux ; en d'autres termes à un feu vert,

auquel s'adjoindrait un index.

Je dis non. Et comme ça ne se voit pas tout de suite je suis forcé de forcer ce que j'ai sous la main ou en d'autres termes, de l'interroger avec mes formes.

Seul, nous mettons seule à la place du rideau. J'ai défini que le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Que l'amant soit là ou non pour recevoir ce dont il s'agit, ça ne change rien au fait que "seule" ait un sens qui va beaucoup plus loin que de dire, "feu vert."

"Seule", qu'est-ce que ça veut dire ? pour un sujet ? Est-ce que le sujet peut être seul ? alors que sa constitution de sujet c'est d'être, si je puis dire, couvert d'objets. Seul, ça veut dire autre chose. Ça veut dire que le sujet défaille dans la mesure où n'est pas là un que nous pouvons redoubler suivant la formule $\frac{S}{\frac{1}{a}}$, dans la mesure où n'est pas là un seul.

Deuxième élément : cinq heures ; de l'adjonction de ce deuxième élément s'institue la structure élémentaire de la prédication ?. Si vous voulez, je vous l'illustre le plus rapidement du monde, je peux dire que l'un ou l'autre peut servir de sujet ou de prédicat.

Seule prédicat d'un cinq heures.

Cinq heures, prédicat de seulement.

Ça peut vouloir dire aussi bien seule à cinq heures ou cinq heures seulement. Ceci est tout à fait secondaire, auprès de ce que j'ai à vous montrer qui est à savoir que, dans cet intervalle, le seul qui est au dénominateur du un seul qui détermine ce qu'elle est, ce seul, dans sa bonne fonction d'objet (a), doit surgir, à savoir que, entre les deux, entre seule et à cinq heures, l'amant est expressément appelé comme étant le seul à pouvoir combler cette solitude.

En d'autres termes, ce que nous voyons se produire, ce qui fait que, comme structure signifiante, ceci se tient et subsiste, c'est dans la mesure où le lecton, où ce qui est lisible de ce qui, ainsi s'exprime, laisse ouverte une béance où se structure la fonction d'un désir.

Celui ~~d~~auquel ce lecton s'adresse, qu'il le lise ou pas, est dans le lecton appelé à fonctionner dans la béance dans l'intervalle qui détermine deux directions : d'une part le seule à cinq heures et la direction de ce que les stoïciens appelaient non sans raison le le rendez-vous, la rencontre élective et dans le sens ce que le sujet divisé dans son annonce d'être seul, cache et dissimule et qui est son fantasme, qui est d'être la seule. Dans la division du sujet, est comme objet devenue la seule, fonctionne comme désir entièrement en suspen

par rapport au désir de l'Autre.

Seul, le désir de l'Autre donne sa sanction au fonctionnement de cet appel. Le désir fantasmé par le sujet qui s'annonce seul, pour être la seule, ce désir, c'est le désir de l'Autre.

L'accent mis ici dans la formule : "le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant", l'avez-vous remarqué consiste à différencier le signifiant non pas du côté du récepteur, comme on le fait toujours, et où il se confond avec le signe, mais du côté de l'émetteur. Puisque si je dis que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant c'est dans la mesure où le sujet dont il s'agit est celui qui l'émet.

Or, qu'est-ce que nous voulons dire quand nous parlons de l'inconscient ? Si l'inconscient est ce que je vous enseigne parce que c'est dans Freud, là le sujet vous devez le mettre derrière le signifiant qui s'annonce.

Et vous qui le recevez ce message de votre inconscient, vous êtes à la place de l'autre, de l'ahuri et pour m'adresser à vous dans les mêmes termes que l'autre jour-

qui, de nos jours se traduit comme on le traduisait derrière une fenêtre en considérant mon abondant auditoire de Ste Ann

public d'homosexuels et de toxicomanes ; le public des autres est toujours constitué d'homosexuels et de toxicomanes ; donc vous tous, psychotiques, névrotiques et pervers qui faites partie de mon auditoire, en tant que autre, qu'est-ce que ça veut dire ? Que vous êtes devant ce message.

Eh bien, c'est là un point important à préciser parce que c'est là trait de clinique, d'ouverture où porter l'interrogation.

Si vous êtes psychotique, ça veut dire que vous vous intéressez au message essentiellement dans la mesure où elle sait que vous le lisez. Ceci est toujours oublié dans l'examen du psychotique. Lui, ne sait pas ce que veut dire le message, mais le sujet engendré dans le signifiant du message, sait qu'il le lit. Et c'est un point sur lequel, -je ne dirai pas qu'on n'insiste jamais assez- c'est un point qui n'a jamais été vu.

Si vous êtes névrotique, vous vous intéressez au rendez vous. Et naturellement, peut le manquer. puisque, de toute façon, il n'y a aucun rendez-vous.

Si vous êtes pervers, vous vous intéressez à la dimension du désir. Vous êtes ce désir de l'Autre. Vous êtes pris dans le désir en tant que le désir, c'est toujours le désir de l'Autre. Vous êtes la pure victime, le pur holocauste du désir

de l'Autre comme tel.

Il est tard grâce au fait qu'on m'a retardé. C'est pourquoi je ne pourrai pas aujourd'hui vous montrer, sur la bouteille de Klein, elle-même, quelà sont les champs que cette amorce détermine.

Sachez que c'est là que je reprendrai mon discours pour le premier mercredi de Mai. J'articule puisque, encore la dernière fois, on m'a demandé si mon séminaire allait avoir lieu après que je l'ai expressément annoncé, le dernier mercredi de ce mois d'Avril sera un séminaire fermé.

---